

LE MOULIN ROUGE

—O—
PROLOGUE

LE MARIAGE DE LASCARS

XXXIII

PAULINE ET LASCARS

(Suite)

Ayant ainsi parlé, Roland prit son chapeau qu'il avait posé sur la petite table de bois blanc en entrant dans la maisonnette.

Il s'inclina devant madame Audoin, témoin muet de l'entretien auquel nous venons d'assister : il salua respectueusement Pauline Talbot, et il se dirigea vers la porte.

Pendant la véhémence réplique du baron, la jeune fille avait été visiblement en proie à une agitation et à une émotion violentes : elle pâlisait et rougissait tour à tour, et ses grands yeux se remplissaient de larmes.

Enfin, elle prit son parti soudainement.

—Monsieur le baron, ... balbutia-t-elle.

—Mademoiselle ? demanda Lascars en s'arrêtant.

—Pardonnez-moi mon ingratitude apparente... poursuivit Pauline d'une voix à peine distincte, vous venez de me faire comprendre à quel point j'étais coupable envers vous... J'accepte avec joie, avec bonheur, cette affection, ce dévouement que vous m'avez offert... Soyez mon protecteur, soyez mon ami, soyez mon frère, l'orpheline met son honneur sous la garde du vôtre... elle ne vous dit plus : adieu... elle vous dit : au revoir... elle vous dit : à demain...

—Ah ! s'écria Roland avec une indicible expression d'enthousiasme, maintenant, mademoiselle, vous me récompensez trop ! ces paroles si touchantes et si nobles, je n'ai rien fait entendre...

Pauline, avec une adorable expression de confiance ingénue, tendit à Lascars sa main blanche, aux ongles roses, sur laquelle il n'appuya ses lèvres qu'à peine...

Puis, passé maître depuis longtemps dans le grand art des sorties, il n'ajouta pas un seul mot, il salua de nouveau et sortit de la maisonnette.

—Ma bonne Audoin, demanda l'orpheline tout à coup, que pensez-vous de ce qui vient de se passer ?

—Je pense, répliqua l'excellente femme, que le visage de ce courageux gentilhomme exprime la franchise et la loyauté, et que nous n'aurons qu'à nous louer de la confiance qu'il nous inspire...

—Moi aussi, je le crois, murmura Pauline, oh ! oui, je le crois... mais alors, pourquoi donc suis-je si triste sans raison ? pourquoi donc mon cœur est-il oppressé comme si le pressentiment d'un malheur pesait sur moi ? Comprends-tu cela, ma bonne Audoin, et peux-tu me l'expliquer ?

Cette question était superflue. La bonne gouvernante ne comprenait point et se trouvait tout à fait incapable de donner à Pauline l'explication demandée.

—Je ne sais pas... répondit elle, comment veux-tu que je puisse savoir ces choses-là ?

Pauline fondit subitement en larmes, de longs sanglots soulevèrent sa poitrine. Madame Audoin, très inquiète de cette crise inattendue, se rapprocha d'elle, la prit dans ses bras et s'écria :

—Chère enfant, qu'as-tu donc ?

—C'est à mon tour de te répondre : *Je ne sais pas*... murmura la jeune fille, en s'efforçant de sourire à travers ses pleurs.

—Ce sont les nerfs, très certainement, reprit alors la gouvernante, tu as éprouvé un grand effroi, et tu t'en ressens, c'est tout naturel... il ne s'agit que de bien dormir cette nuit, et demain matin il n'y paraîtra plus, j'en réponds...

XXXIV

OU SAUVAGEON REPARAIT

Lascars, au moment où, après avoir quitté la petite maison du Bas-Prunet, sautait dans sa barque et reprenait les avirons pour retourner au Moulin Rouge, Lascars, disons-nous, était animé d'une joie sauvage.

—Décidément, se disait le gentilhomme en faisant glisser le bateau sur les eaux tranquilles, le hasard devient mon complice... Avec quelle infatigable complaisance il me rend cette jeune fille que je ne cherchais plus, cette jeune fille qui m'appartient maintenant, car je la trouve isolée, sans défiance, sans défense, et j'ai pour allié son propre cœur qui va me livrer la reconnaissance... Pauline rêvera de moi cette nuit. Demain, elle commencera à m'aimer... avant la fin de la semaine, son amour sera devenu une passion ; sa petite tête flambra, et j'aurai soin d'exciter la flamme !... alors, je commence à croire que mon temps d'exil me semblera court, et qu'au lieu de trouver, comme hier encore, les heures trop longues, elles me paraîtront désormais trop rapides. Sauvageon était décidément un bon serviteur que j'aurai peine à remplacer !... Pourquoi faut-il que le pauvre diable ait payé de sa vie son idée triomphante !...

Tout en monologuant de la sorte, Lascars avait franchi la plus grande partie de la distance qui le séparait de son habitation délabrée. La sombre silhouette du moulin, plus noire que les ténèbres elles-mêmes, se dessinait à l'horizon...

On sait qu'un rameur assis sur son banc de nage et maniant les avirons, tourne forcément le dos à l'endroit vers lequel il se dirige.

Ceci nous explique comment il put se faire que le baron ne leva point les yeux sur le bâtiment sinistre avant le moment où, parvenu au terme de sa course, il changeait de disposition et se retournait pour amarrer l'esquif à l'un des pilotis de l'estacade...

Mais alors, au lieu de s'occuper sans retard de cette besogne, il resta pendant quelques secondes muet, immobile, la bouche béante, les yeux largement ouverts, dans l'attitude enfin d'une statue de la Stupeur.

Cette stupeur s'explique le plus facilement du monde. Lascars savait le logis désert, et cependant, il voyait briller une lumière à travers l'une des fenêtres étroites qui trouaient le pignon pointu...

Qui donc s'était introduit dans le Moulin Rouge, et ne son-

geant point à s'y cacher, trahissait sa présence par des lueurs indiscretes !...

Il était malaisé de répondre pertinemment à une question de ce genre, aussi Lascars passa successivement en revue une foule de suppositions qui ne semblaient, ni les unes ni les autres, conformes à la vraisemblance, et il finit par s'arrêter à celle-ci, que des vagabonds, des gens sans aveu, vivant de rapines, avaient envahi, pour y passer la nuit, et peut-être pour y faire orgie, le Moulin Rouge qu'ils croyaient sans doute tout à fait abandonné.

Le baron prêta l'oreille.

Tout était silencieux... aucun bruit, pas même le plus léger murmure ne s'échappait des vieilles murailles...

—Dans une minute, se dit Lascars, je saurai à quoi m'en tenir.

Il attacha rapidement la barque : il gravit les marches de l'escalier de pierre et, tirant son épée hors du fourreau pour être prêt à l'attaque ou à la défense en cas de mauvaise rencontre, il pénétra dans le moulin, il entra et il se dirigea à travers les ténèbres vers la pièce éclairée...

Cette pièce était celle qui précédait sa propre chambre. Au moment d'en franchir le seuil, il lui sembla qu'un gémissement arrivait jusqu'à lui, et que ce gémissement n'avait rien d'humain...

Lascars ne put se défendre, cependant, d'un premier mouvement de terreur nerveuse.

Ceci fut d'ailleurs l'affaire d'une minute à peine. Lascars eut honte de lui-même, il rougit et sourit de sa faiblesse, et, faisant appel à toute sa résolution, il poussa la porte de la chambre lumineuse...

Rien n'était moins rassurant que le spectacle qui s'offrit à lui ; rien n'était plus propre à le confirmer dans la pensée qu'un fantôme se présentait à ses regards...

Sauvageon avait été tué raide, d'un coup de fusil, une heure auparavant, Lascars croyait en avoir la certitude, et néanmoins Sauvageon se trouvait là, ou plutôt son propre fantôme, pâle comme un mort, enveloppé dans une sorte de suaire taché de sang, étendu sur un matelas et poussant des plaintes sourdes.

Le baron sentit un petit frisson glacé courir sur son épiderme, et il chercha dans sa mémoire les paroles avec lesquelles on fait disparaître les spectres... Tel était le désordre momentané de son esprit, qu'il ne put trouver autre chose que la formule des exorcismes, et qu'il murmura, en étendant vers l'apparition sa main armée d'une épée :

—Vade retro, Satanus !...

Ces mots attirèrent l'attention du prétendu spectre. Il fit un mouvement infructueux pour se soulever, et il s'écria, avec un juron retentissant :

—Oh ! que je souffre !... de par tous les diables de l'enfer que je souffre !...

—Ah ! ça, demanda Lascars, suis-je le jouet d'un rêve ? est-ce vous Sauvageon !...

—Eh ! oui, monsieur, c'est bien moi... ce n'est que trop moi, hélas !...

—Vivant ! ! !

—Très vivant, mais je n'en vauds guère mieux, car je souffre comme un damné... Monsieur veut-il m'apprendre d'où vient la surprise qu'il me semble lire sur son visage ?...

—Cette surprise est bien naturelle !... je vous croyais mort, mon pauvre garçon, et je vous regrettais sincèrement.

—Ah ! monsieur, quelle reconnaissance je vous dois !... mais qui donc a fait courir si vite le bruit que j'étais défunt ?

—Les trois garçons de ferme du Bas-Prunet.

—Voyez-vous, les gredins !... cria Sauvageon en grinçant les dents et en serrant les poings, si je suis de ce monde à l'heure qu'il est, ce n'est pas leur faute ! quelle chasse enragée ils m'appuyaient ! il me semble encore sentir les pointes de leurs fourches chatouiller mes reins, et quelles fourches, monsieur !... si je n'avais pris le parti de piquer une tête dans la Seine, j'étais embroché comme un lapin !... mais c'est égal, foi de Sauvageon, ils me revaudront cela quelque jour.

—Ne pouvant vous arrêter, reprit Lascars, l'un d'eux a fait feu sur vous, n'est-ce pas ?

—Oui, monsieur, sans plus de façon qu'un chasseur sur une perdrix ou sur un lièvre...

—Vous a-t-il manqué ?...

Sauvageon fit un haut le corps.

—Ah ! que non pas ! répliqua-t-il avec véhémence, il ne m'a point manqué, le brigand !...

—Où vous a-t-il atteint ?...

Sauvageon prit un air embarrassé et pudibond.

—Où peut-on atteindre un homme qui nage, quand ce n'est pas la tête ?... Je le demande à monsieur... murmura-t-il en baissant les yeux et en pinçant les lèvres...

—Comment, mon pauvre garçon, s'écria Lascars, saisi malgré lui d'une violente envie de rire. Vous avez eu cette mauvaise chance !...

—Hélas ! monsieur, répliqua Sauvageon en soupirant, il se passera bien du temps avant que je puisse m'asseoir...

—Ceci, reprit le baron, m'explique moins que jamais à quel propos ces brutes ont répandu le bruit de votre mort et prétendu que le coup de feu vous avait tué raide...

—Mais moi je me l'explique très bien. Monsieur veut-il que je lui raconte de quelle façon l'événement est arrivé ?

—Oui, sans doute, je le veux...

—Eh bien, voici la chose en deux mots... Tout en me sauvant, je n'avais vu que les fourches, je ne pensais pas au fusil, et après avoir plongé et fait un bon bout de chemin entre deux eaux, je venais de repaire pour respirer et je nageais de toutes mes forces, quand j'entendis le bruit de la poudre... en même temps je sentis que le gredin avait visé juste !... Heureusement c'était du petit plomb... sans cela, bonsoir la compagnie ! pas plus de Sauvageon que sur ma main !... je compris tout de suite que la blessure n'était pas mortelle, mais j'éprouvai une douleur atroce et je me mis à gigoter en battant l'eau, ni plus ni moins qu'un homme qui se noie... Pendant que je gigotais ainsi, une idée me traversa la cervelle... Je me dis que le damné fusil qui venait de m'accommoder si mal pouvait être à deux coups, qu'une seconde décharge m'achèverait infailliblement, et que le seul moyen de courir une chance de l'éviter, était de faire le mort tout de suite, en conséquence je ne bougeai ni pied ni patte, je me raidis comme un trépassé, je me laissai couler à fond et je nageai très longtemps entre deux eaux avant de me hasarder à montrer seulement le bout de mon nez...

Quand je reparus, j'étais assez loin pour que la lumière des fallots n'arrivât plus jusqu'à moi... les ténèbres m'enveloppaient et me protégeaient, et je voyais sur la berge, à cent brasses de distance, mes trois gredins de paysans qui faisaient de grands gestes et qui semblaient tenir conseil...

Je n'avais plus rien à craindre d'eux, mais je m'affaiblissais

beaucoup... chaque grain de plomb avait fait son trou et mon sang coulait par une multitude de petites fontaines que l'eau rendait encore plus actives...

Il n'était que temps de gagner l'autre rive ! il ne fallait même pas perdre une minute, sous peine de me noyer pour tout de bon !... Je mis donc le cap sur ce vieux saule vermoulu que monsieur connaît et auprès duquel on prend tant de perches à l'épervier... je nageai de mon mieux, j'atteignis le bord, et clopin-clopan, gémissant et jurant, je pris le chemin de la maison, où j'arrivai non sans beaucoup de peine, et où me voici, fort mal accommodé, plus criblé qu'une écumoire, et ne sachant dans quelle position me mettre pour y trouver un peu de repos...

Telle est mon histoire, monsieur... Elle n'est pas gaie, mais elle n'est pas longue, et n'a d'ailleurs rien qui m'étonne, car depuis que je suis au monde j'ai toujours été le dindon de toutes les farces ! maintenant, monsieur veut-il me dire s'il a réussi et si, de son côté, il est plus satisfait que je n'ai lieu de l'être du mien.

—Mes affaires vont à merveille, mon pauvre Sauvageon, répondit Lascars, je suis admis dans la maison de la petite fille, tout marche sur des roulettes ainsi que vous l'aviez prévu, et votre idée était excellente...

XXXV

PREMIÈRE SOIRÉE

Pendant tout le reste de la nuit, Sauvageon, en proie à des douleurs qui, pour être grotesques, n'en étaient pas moins cruelles, se tordit en gémissant sur le matelas qui lui servait de lit. Une fièvre violente s'empara de lui ; les grains de plomb restés dans les chairs, quoiqu'ils n'eussent pénétré qu'à une très faible profondeur, menaçaient d'amener une inflammation générale. Bref, la situation devenait grave, et se compliquait encore par l'impossibilité de recourir à l'aide d'un médecin, les blessures de Sauvageon étant de nature à le dénoncer à l'instant même comme l'auteur du guet-apens de la veille au soir.

Lascars se trouva donc dans l'absolue nécessité de venir de sa personne en aide à son valet ; il possédait quelques notions très superficielles de chirurgie, comme tous les gentilhommes, exposés à des accidents de chasse, et il vint à bout sans trop de peine d'extirper avec la pointe d'un stylet les grains de plomb fourvoyés.

À la suite de cette petite opération, Sauvageon éprouva un soulagement immédiat, avant-coureur d'une guérison prochaine. Il s'assoupit sur-le-champ et dormit pendant vingt-quatre heures sans interruption.

Le soir venu, Lascars se garda bien d'interrompre ce sommeil réparateur ; il monta dans son bateau et traversa la Seine pour se rendre à la maisonnette du Bas-Prunet.

Aussitôt qu'il en eut franchi le seuil, il reconnut à des signes certains qu'il était attendu et que les deux femmes avaient fait des frais pour le recevoir, frais bien modestes, mais touchants par cela même.

En voyant Lascars, Pauline rougit légèrement, mais elle ne manifesta aucun embarras, elle fit deux pas au-devant du gentilhomme, et lui tendant la main d'une façon adorablement familière, elle lui dit :

—Nous avons bien pensé à vous aujourd'hui, mon frère, et nous avons prié Dieu à votre intention avec tant de ferveur qu'il doit nous exaucer et vous rendre heureux...

Lascars, après s'être informé, d'un air de grande déférence, des nouvelles de madame Audoin, dont il voulait se faire une alliée à l'insu de la bonne dame elle-même, et qui se sentit vivement touchée de ce témoignage d'intérêt, demanda à Pauline :

—N'allez-vous pas vous préparer, ma chère sœur, pour votre promenade de chaque soir ?...

La jeune fille secoua la tête avec un sourire triste et résigné.

—Oh ! c'est bien fini... répondit-elle, maintenant nous ne nous promènerons plus...

—Eh quoi, s'écria Lascars, plus jamais ?...

—Jamais, du moins hors de notre jardin, qui n'est pas grand, mais dont nous saurons nous contenter...

—Et, me permettez-vous de vous demander la cause de cette résolution si soudaine ?...

—Cette cause, la voici : Déjà nous ne sortions point en plein jour, parce que nous aimions la solitude et que nous craignons plus que tout au monde d'attirer l'attention sur nous !... Ai-je besoin de vous apprendre pourquoi nous ne sortirons plus le soir ? la terrible aventure d'hier nous a trop cruellement prouvé quelle imprudence commettent deux femmes en affrontant sur une grande route les ténèbres et les mauvaises rencontres... Pour ma part, je l'avoie franchement, rien que la pensée de faire cent pas au dehors, après la nuit tombée, me glace jusqu'à la moelle des os.

—Je comprendrais à merveille cette terreur et cette prudence, répliqua Lascars, si vous deviez sortir seule avec madame Audoin, et par conséquent vous exposer à quelque nouveau danger... mais il n'en est point ainsi...

—Que voulez-vous dire ? demanda Pauline sans aucune arrière-pensée.

—Je veux dire que vous avez désormais à vos ordres le bras dévoué d'un gentilhomme... un bras qui vous a défendue déjà, et qui saurait vous défendre encore...

—Le vôtre !... s'écria la jeune fille en devenant pourpre.

—J'espère, ma chère sœur, que vous ne me faites point l'injure d'en douter ?... répondit Lascars, en donnant à sa voix des inflexions tout à la fois tendres et respectueuses...

(La suite au prochain numéro.)

Battle Creek, Mich., 1879.

Messieurs.—Ayant souffert pendant plusieurs années de dyspepsie et de débilité générale, sur l'avis de mon médecin j'ai fait usage des Amers de Houblon, et aujourd'hui je suis guéri.

THOS. S. KNOX.

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la Noix Longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix Longues de McGALE, reconnues aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.